

XYZ. La revue de la nouvelle

Un cadavre sur la langue

Camille Deslauriers



Numéro 68, hiver 2001

Jeunes nouvelliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4007ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deslauriers, C. (2001). Un cadavre sur la langue. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (68), 79–82.

Un cadavre sur la langue

Camille Deslauriers

Je mets toujours l'eau de mon bain trop chaude. Vraiment bouillante. Par exprès. C'est à cause des poissons. Des poissons petits, mais très méchants. Ils se cachent dans les tuyaux et ils guettent. Et quand on s'amuse, ils viennent nous mordre. Et ils partent avec le morceau. C'est mon frère qui l'a dit. Il est grand, il sait tout, mon frère. « Fais attention. Les poissons aiment l'eau douce et tiède. Ils se terrent dans les égouts et t'observent. Mille globules-d'yeux qui t'en veulent. »

Alors, aujourd'hui, j'ai fait couler de l'eau encore plus brûlante que d'habitude. Presque pas d'eau froide. Un filet. Comme ça, ils mourront tous, ébouillantés. Mais j'ai de la difficulté à entrer dans mon bain. J'y vais progressivement. Partie par partie. Sur le coup, ça chauffe et ça picote. Puis après, je ne sens plus rien. Engourdi. Je m'assois en face du trou, pour voir les poissons, s'il y en a, et j'attends. Et j'ai chaud. Et j'ai peur.

Pour me changer les idées, je regarde ce qui m'entoure. Je fixe une chose et j'essaie de la comprendre. Comme cet immense dessin, sur le mur de notre salle de bain. Une photo qu'on a prise du monde sous-canal, avec beaucoup de mousse grise, en haut, et des drôles de pieuvres à deux têtes, en bas. On dirait qu'elles sont en train de se battre. Mais mon frère m'a dit qu'elles faisaient des choses de grands. Comme lui et Mélanie quand ma mère n'est pas là. Deux anguilles qui se chamaillent dans le lit de ma mère.

Les égouts sont sales, donc les poissons qui y vivent sont laids. Des corps à deux têtes qui luttent pour s'en aller chacune dans une direction. Quand il y a trop de bataille, ça fait des vagues, et quand il y a trop de vagues, les égouts refoulent. Alors nos tuyaux vomissent leurs monstres. Des rats musclés, des barbotés à barbe et même des pères à la dérive parce que, une fois, ils s'étaient jetés dans le fleuve. C'est ce qui est arrivé au mien.

Ma mère, elle, est une sereine-sirène. Avant, elle pleurait à temps plein. Maintenant, elle va à l'école et elle a un nouvel ami. Il s'appelle Mario. Sa brosse à dents, son rasoir et sa bouteille de parfum logent déjà chez nous.

Mario est juste une grosse sangsue. C'est mon frère qui l'a dit.

Là. Sur la tablette. Un flacon vert avec un bouchon doré. Mario appelle ça du Polo. Maman m'a bien dit de ne pas y toucher. Mais elle me fascine, cette bouteille, avec ce beau cheval dessus. Pauvre lui ! Tenu en laisse par un Méchant qui le menace avec un bâton.

Pour me donner du courage et pour ne pas penser au cheval que l'homme pourrait tuer, quand je n'imité pas une grenouille en essayant de mouiller le plafond, je joue au si et au rait. Si les poissons avaient des ailes, ils seraient des térodactyles. Si les térodactyles avaient des nageoires, ils ressembleraient à des requins. Si Mario avait une queue, il aurait l'air d'un singe. S'il y avait un déluge, je pourrais vivre sur l'eau. Car je suis un pirate, un vrai, grâce à ma Tantaline. Elle m'a cousu un costume pour l'Halloween. Un grand chandail violet avec une tête de mort, un foulard à pois noirs, un cache-paupières, une épée et tout. Même si l'Halloween ne reviendra pas avant plusieurs dodos, je le porte toujours. Sauf quand je prends mon bain et quand je me couche. Et pour aller à l'école, parce que là, on nous empêche d'être nous-mêmes. Mais le reste du temps, je le porte. Même par-dessus mon manteau. Même pour aller à l'épicerie où il y a des homards vivants, rouges de colère, qui me dévisagent en agitant leurs pinces et leurs menaces pointues.

Pour l'instant, nu comme un ver, je guette et je me méfie.

Les poissons n'aiment pas le savon. Alors je le laisse fondre lentement, comme une grosse pastille de menthe empoisonnée.

Peut-être vont-ils enfin finir par manquer d'eau ? L'autre jour, j'ai encore poussé de la ouate jusqu'au fond du tuyau, en m'aidant de la brosse à dents de Mario, côté poils. Pour être sûr de ne pas être bu, il faudrait bloquer tous les trous. Les bouches d'égout, l'estomac du bain, la mauvaise haleine de la toilette et même la grande gueule du broyeur de l'évier de la cuisine.

Pour connaître ce qu'il y a dans la tête des gens, quand je les rencontre, je leur demande de me dessiner une roue de di-li-ge-n-ce. C'est mon frère qui est le meilleur. Il me peint toute la caravane, les chevaux, les chameaux, le désert et même les lézards qui vont avec. Ma maîtresse d'école, elle, a le cerveau lent. Elle pense trop avant d'agir. Elle m'a demandé où je pouvais bien apprendre des mots aussi rares. Après, elle a juste réussi à faire un minable rond avec un point au milieu. Mario, lui, n'a pas touché le crayon. Il a ri. En même temps, il a lâché un « prout » énorme. J'ai fait comme si je n'avais rien entendu. Mais j'avais ma réponse.

Mario et son gros flacon d'eau qui pue. Moi, c'est le cheval que j'aime. On dirait qu'il est prisonnier de la bouteille. Qu'il piaffe derrière la vitre pour me demander de l'aider à s'enfuir. Alors je frappe le goulot contre le bord de notre vieille baignoire à talons hauts. Cogne et frappe et casse et oups. Le parfum. Renversé. Presque la moitié dans mon bain. Le reste sur le plancher. Qui rampe comme une longue couleuvre jusqu'à la porte.

Les vapeurs m'amollissent, m'étourdissent. L'eau devenue froide. Il me semble qu'elle remue. Que quelque chose de gluant vient de me frôler les mollets. Que les globules-d'yeux me cherchent à travers les tourbillons. Que le cheval se transforme en hippopocampe qui m'accuse de lui avoir brisé les os des pattes.

J'ai peur. Me voilà qui pleure. J'ai l'impression que même mon corps est contre moi. J'arrive à peine à remuer les lèvres pour appeler ma mère. Plusieurs poissons flottent sur le dos, d'autres se débattent contre la mort. Les survivants se dirigent vers la grotte de ma gorge. J'entends le clapotis des nageoires qui approchent, approchent, approchent. Les pieuvres rient de moi sur le mur et moi, je tremble, maintenant, sans rien pouvoir prévoir pour repousser les envahisseurs. Au secours, au secours. Mon cri ne les arrête pas. Je ferme les mâchoires. Trop tard. J'ai un cadavre sur la langue. Coupé en deux. Sa tête de mollusque a gagné la course. Je l'ai avalé. Je vais mourir grugé de l'intérieur. Maman !

Ma mère ramasse les miettes de l'accident, me panse avec mon pyjama préféré, celui avec les animaux de la jungle, et me voilà déjà qui détale en faisant trembler le sol à chacun de mes pas.

Maman se retourne, un peu impatiente. Elle me demande où je prends toute cette énergie, pourquoi je fais tant de bruit, ne pourrais-je pas courir un peu plus silencieusement quand elle fait ses devoirs d'écriture au lieu de l'ahurir avec ma démarche de pachyderme ?

Non. Parce que c'est ça, la vie : s'appeler Ludovic, avoir six ans et se sentir tellement lourd parce qu'on a les poches de pantalon pleines d'éléphants.